Alcuin, la bière et le vin

Comportements alimentaires et choix identitaires ans la correspondance d'Alcuin

Alban Gautier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1269>

DOI : 10.4000/abpo.1269

ISBN : 978-2-7535-1495-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2004

Pagination : 431-441

ISBN : 978-2-7535-0053-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Alban Gautier, « Alcuin, la bière et le vin », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-3 | 2004, mis en ligne le 20 septembre 2006, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1269> ; DOI : 10.4000/abpo.1269

Alcuin, la bière et le vin

Comportements alimentaires et choix identitaires dans la correspondance d'Alcuin

Alban GAUTIER

Doctorant, Université Charles-de-Gaulle Lille 3
Centre de Recherches en Histoire de l'Europe du Nord-Ouest

Au début du XII^e siècle, un débat opposa, dans l'Angleterre normande, l'archidiacre Pierre de Blois à Robert de Beaufeu et à un certain Thomas¹. Pour Robert comme pour Thomas, la bière, boisson des Anglais, est à l'origine de leur caractère « libéral et généreux », et sa consommation en Angleterre explique pourquoi les Anglais, à la différence des Normands, ne sont ni pingres ni irrémédiablement tristes. Pour Pierre de Blois au contraire, la bière² est à la racine de tous les maux de l'Angleterre, et en particulier de l'ivrognerie, mal national : seul le vin, boisson des Français, est digne d'admiration. À ce débat de la bière et du vin s'agrègent un certain nombre de remarques, généralement peu amènes, sur le comportement des Anglais à table³ : Geoffroi de Vinsauf, par exemple, parle d'*Anglia potatrix* ; Jean de Salisbury mentionne que « la propension à boire sans cesse a rendu les Anglais célèbres parmi les nations étrangères » ; pour l'auteur du *Dialogue de l'échiquier*, l'ivrognerie est « innée chez les habitants » de ce pays, ce qui explique le taux élevé de criminalité ; pour

1. A. G. RIGG, *A History of Anglo-Latin Literature...*, p. 84-87. Cf. aussi H. THOMAS, *The English and the Normans...*, p. 300-306.

2. J'emploie ici le mot « bière » pour le latin *cervisia* (éventuellement *celia*), qui, à strictement parler, désigne au VIII^e siècle la cervoise, c'est-à-dire une décoction fermentée d'orge (ou de toute autre céréale) maltée, sans ajout de houblon, mais éventuellement parfumée avec divers aromates (bruyère, absinthe, etc.). Cette « bière », que les Anglo-Saxons appelaient *ealu* (cf. le terme moderne *ale*) ne ressemblait donc que très peu à nos bières houblonnées. Le mot recouvrait entre autres des cervoises très épaisses, rappelant les « bières » de sorgho africaines, des cervoises filtrées et clarifiées destinées à une consommation de luxe, et une « petite bière » issue du résidu du brassage. Sur ce sujet, voir principalement L. MOULIN, « La bière... », S. VENCL, « The Archaeology of Thirst », et A. HAGEN, *A Second Handbook...*, p. 207-217.

3. La plupart de ces exemples sont cités par R. BARTLETT, *England under the Norman...*, p. 577-582, ou dans H. THOMAS, *The English and the Normans...*, où l'on trouvera les références exactes aux éditions les plus récentes.

Gautier Map, il est bien connu qu'il y a une maison à boire dans chaque paroisse anglaise ; pour Giraud de Barri enfin, les princes irlandais invités à la table d'Henri II eurent l'occasion d'admirer l'abondance de la « table anglaise », célébrée aussi par l'auteur des *Gesta Herewardi*. Ce débat, en fait, est composé de trois éléments distincts, de trois séries de stéréotypes sur les Anglais. Deux de ces trois séries de stéréotypes ont été isolées et analysées récemment pour le XII^e siècle par Hugh Thomas : d'abord, les Anglais seraient, de manière positive, libéraux, généreux, en particulier à table, et en particulier dans leur usage de la boisson ; mais les Anglais, par ailleurs, seraient portés sur l'ivrognerie, seraient des buveurs invétérés, incapables de se contrôler⁴. La troisième série de stéréotypes, moins étudiée, tourne autour de l'idée que les Anglais sont des buveurs de bière, par opposition aux Français et aux Normands buveurs de vin. Ce sont les deux derniers stéréotypes que je voudrais explorer ici – le premier semble appartenir spécifiquement au XII^e siècle⁵ –, en tentant de montrer, en particulier à partir de la correspondance d'Alcuin, comment ceux-ci sont déjà à l'œuvre au VIII^e siècle et, par conséquent, en essayant d'en donner une interprétation.

Les Anglais, d'abord, sont un peuple de buveurs : cette image est en fait plus ancienne qu'Alcuin et remonte au moins à Boniface. « Ce mal en effet », écrit Boniface à l'archevêque Cuthbert de Cantorbéry en 747, « est particulier aux païens et à notre nation. Ni les Francs, ni les Gaulois, ni les Lombards, ni les Romains, ni les Grecs n'en souffrent⁶ ». Ce qui est certain, c'est qu'Alcuin connaît cette réputation et y souscrit. Si l'on ne trouve pas dans sa correspondance de mention aussi claire que dans la lettre de Boniface, une petite statistique peut nous ouvrir les yeux. En effet, il semble qu'Alcuin, du moins dans les lettres qui nous sont parvenues, adresse la plupart de ses admonitions et conseils sur l'ivrognerie à des Insulaires, et particulièrement à des Anglais. À peu près un quart des lettres d'Alcuin sont adressées à des individus, hommes ou femmes, que Dümmler identifie comme Anglais ou originaires de Bretagne. Or, sur les 27 lettres dispensant des conseils et des mises en garde contre l'ébriété, 18 sont adressées à des Anglo-Saxons, 6 à des Francs ou continentaux, et 3 à des

4. Ainsi, à la veille de la bataille de Hastings, les Anglais auraient passé la nuit à boire et à festoyer, alors que les Normands passaient la même nuit en veille et en prière : inutile de dire que ce sont les sources normandes qui, les premières, répandent cette légende (cf. par exemple le *Roman de Rou*, de Wace, v. 7323-7342).

5. Je n'étudierai pas ici le premier stéréotype, selon lequel les Anglais seraient, au XIII^e siècle, généreux et libéraux. Force est en effet de remarquer que cette image est nouvelle au XII^e siècle : peut-être peut-on la rattacher à l'idée d'une Bretagne « terre d'abondance », idée avancée par Bède dans le prologue de son *Histoire ecclésiastique*, passage où il affirme, contre tout ce que nous pouvons savoir, que l'île de Bretagne est couverte de vignes. Pourtant, la Northumbrie du VIII^e siècle n'était pas riche en vignobles, pas plus qu'elle ne l'est aujourd'hui : dans une lettre à son élève Joseph, Alcuin, alors à York, se plaint de ne pas avoir de vin et de devoir se contenter de « bière âcre » (Alc. Ep. 8).

6. Boniface, *Epistolae*, n° 78 : *Hoc enim malum speciale est paganorum et nostrae gentis. Hoc nec Franci nec Galli nec Longobardi nec Romani nec Graeci faciunt.*

individus d'origine indéterminée⁷. À ces 18 lettres on peut par ailleurs ajouter deux lettres dispensant des conseils ou des reproches sur l'attitude à table, sans mention de l'ébriété, toutes deux adressées à des Anglais. On remarquera en outre que certaines lettres adressées à des continentaux visent des communautés comme Fulda qui ont une origine insulaire⁸. Alcuin, lui-même Anglo-Saxon, juge donc nécessaire de chapitrer ses compatriotes sur ce point. Remarquons au passage que ses admonitions concernent autant les Northumbriens, laïcs et ecclésiastiques, que les autres, qu'il s'agisse d'évêques merciens, de l'archevêque de Cantorbéry ou d'élèves d'origine insulaire. Mais quelles sont les raisons de ces condamnations et mises en garde ? L'ébriété, dit Alcuin, est comme la bouche des enfers⁹. On retrouve ici l'idée, défendue au moins depuis Cassien¹⁰ et abondamment reprise par la tradition irlandaise puis anglo-saxonne¹¹, que la *gula*, et spécialement l'ébriété, est la porte des vices, le vice qui mène aux autres. La *gula* n'est-elle pas en effet le premier péché d'Adam ? La nourriture et la boisson, méprisables, sont en outre destinées à disparaître :

« Ce que tu as mangé et bu hier est aujourd'hui de l'excrément [...] : voilà ce que sont nos voluptés : de l'excrément et de la pourriture¹². »

Par ailleurs, l'ébriété nuit à la mémoire et à l'étude¹³, et les démons président à son exercice¹⁴. Alcuin interprète par ailleurs la parole de saint Paul : *non est regnum Dei esca et potus*¹⁵, d'une manière originale : si pour saint Paul il s'agit d'indiquer le peu d'importance des questions de nourriture et de boisson dans l'optique du salut, c'est pour Alcuin un signe du caractère irréconciliable du ventre et du royaume de Dieu.

Mais surtout, au-delà de ce discours de tempérance dans la droite ligne des pères, l'ébriété pour Alcuin est partie prenante à une tendance qu'il prête aux Anglais de son temps, celle de se rapprocher des païens par leurs

7. Les chiffres sont établis de la manière suivante, à partir de l'édition d'E. DUMMLER : nombre total de lettres : 311 (dont 297 d'Alcuin lui-même) ; nombre de lettres adressées à des Anglais (ou à des Britanniques) : 78 ; nombre de lettres contenant des conseils et/ou admonitions au sujet de l'ébriété : 27, dont : à des Anglais : 18 (18, 19, 20, 21, 30, 37, 38, 42, 64, 114, 124, 128, 209, 282, 285, 286, 290, 295), à des continentaux : 6 (4, 74, 117, 250, 277, 281), à des destinataires d'origine inconnue : 3 (34, 40, 88).

8. Alc. Ep. 250.

9. Alc. Ep. 42, 124. Alcuin cite ici saint Jérôme : *Aebrietatem sectantes, beato Hyeronimo dicente, quasi inferni foveam devita*.

10. En Occident du moins. En Orient, la tradition des « 8 vices capitaux » remonte semble-t-il à Evagre le Pontique, qui lui aussi place la *gastrimargia* en tête (A. SOLIGNAC, « Péchés capitaux »).

11. Cf. les pénitentiels de Cummean et *Bigotianum*, ainsi qu'Alcuin lui-même, *De virtutibus et vitiis*, § 27-28.

12. Alc. Ep. 65 : *Quod comedisti et bibisti hesterno, hodie stercus est [...]. Tales sunt nostrae voluptates : stercus et putredo*.

13. Alcuin, *De rhetorica et virtutibus*, § 39 : *ebrietate cavenda, quae omnibus bonis studiis maxime nocet, quae non solum corpori aufert sanitatem, sed etiam menti adimit integritatem*.

14. Alc. Ep. 19 : *talibus aepulis daemones esse praesentes*.

15. Rm 14, 17, cité dans Alc. Ep. 54.

attitudes et leurs comportements à table : par leur vêtement, leur pilosité, les poèmes qu'ils affectionnent ou leur ivrognerie, laïcs et clercs anglais sont en danger de s'identifier aux païens. Voici par exemple une lettre au roi Æthelred de Northumbrie, un souverain qu'Alcuin espéra un temps pouvoir influencer¹⁶ :

« Considère l'habit, la coiffure [Alcuin dit : *tonsura*] et les mœurs luxurieuses des nobles et du peuple. Vois comment vous voulez vous assimiler aux païens par la manière de vous couper la barbe et les cheveux. [...] Les uns ploient sous le poids des vêtements quand d'autres meurent de froid ; les uns sont inondés de délices et de festins comme le riche dans sa pourpre, et Lazare meurt de faim devant la porte. »

Ou, ailleurs, le célèbre : *Quid Hinieldus cum Christo ?*, par lequel Alcuin déplore l'habitude qu'ont certains établissements religieux anglais de favoriser la poésie vernaculaire en lieu et place des lectures pieuses qui devraient être lues à table¹⁷. Certes, les conseils sur le vêtement ne sont pas réservés aux Anglais : il les prodigue par exemple à Gisèle, abbesse de Chelles, la sœur de Charlemagne¹⁸. Mais c'est en général quand il écrit aux Anglais que la combinaison ébriété/splendeur des festins/splendeur des vêtements est présente¹⁹, et éventuellement rattachée aux pratiques païennes. Certes, le choc du sac de Lindisfarne en 793 peut expliquer cette insistance, mais il semble plus pertinent de remarquer qu'Alcuin, implicitement le plus souvent mais parfois explicitement, accuse les Anglais de ressembler aux païens. Par ce biais, il repousse symboliquement les Anglais hors de la chrétienté, ou du moins hors de la chrétienté légitime. La mention de la *tonsura* n'est pas innocente chez cet « arrière-petit-élève » de Bède : la forme de la tonsure est précisément un des reproches formulés par Bède à l'encontre des moines d'Iona et des clercs brittoniques, un des éléments qui les rejettent hors de l'orthodoxie. On remarquera d'ailleurs que, dans le rapport des légats Georges et Théophylacte au pape Hadrien I^{er} en 786, les légats engagent les Anglais à ne plus « porter leurs vêtements à la manière des gentils, que par l'aide de Dieu vos pères ont chassé de cette terre par les armes²⁰ ». Les légats ici font bien sûr référence aux Bretons chrétiens et non aux Scandinaves païens, mais leurs pratiques vestimentaires, liturgiques et capillaires les assimilent aux païens. La source ultime de ce discours se trouve bien entendu chez Gildas : ne pas se conduire en bon chrétien – selon les critères de l'auteur, évidemment –, c'est se faire pire que les païens (car c'est revenir à son vomissement) et courir le risque d'être châtié par ces mêmes païens. Le même rapport reproche aussi aux Anglais de consommer de la viande de cheval,

16. Alc. Ep. 16 : *Considerate habitum, tonsuram, et mores principum et populi luxuriosos. Ecce tonsura, quam in barbis et in capillis paganis adsimilari voluistis. [...] Alii inornitate vestium laborant, alii frigore pereunt; alii deliciis et epulis ut purpuratus dives inundant, et Lazarus ante ianuam fame moritur.*

17. Alc. Ep. 124.

18. Alc. Ep. 15.

19. Alc. Ep. 19, 20, 38, 42

20. Alc. Ep. 3, § XIX.

« ce que personne ne fait chez les chrétiens orientaux, et que vous devez donc éviter²¹ ». Or on sait par diverses sources que la consommation de cheval est, pour la papauté du VIII^e-IX^e siècle, marquée du sceau du paganisme²², alors que les pénitentiels anglais ne la rejettent pas, allant même jusqu'à l'autoriser explicitement²³. Cette assimilation des Anglais aux païens par l'apparence et par les pratiques alimentaires rejoint donc exactement ce que disait, quarante ans plus tôt, Boniface : les Anglais et les païens partagent un certain nombre de pratiques. L'ivrognerie est l'une d'entre elles.

Et pourtant, les ivrognes sont partout, et pas seulement chez les Anglais et les païens. Pour comprendre cette réputation et cette accusation, il est nécessaire d'aller au-delà de la simple dichotomie Anglais et païens ivrognes/Francis et Romains tempérants, pour explorer une différence plus subtile, qui forme notre troisième série de stéréotypes, celle entre Anglais et païens buveurs de bière/Francis et Romains buveurs de vin. Remarquons d'abord que les Francis boivent aussi de la bière, mais il semble que ce soit surtout quand ils n'ont pas de vin. La bière est pour eux un pis-aller, comme le montre par exemple la règle de Chrodegang qui, il est vrai, vient de Metz, une région viticole²⁴. Pourtant, Alcuin ne parle pas de bière sur le continent, même dans les régions septentrionales, comme la Frise, où se déplace Willibrord : en effet, ce dernier a toujours affaire à du vin, il boit du vin et ne multiplie que le vin²⁵. Ensuite, Alcuin, bien qu'Anglais, est lui-même un buveur de vin²⁶ : il l'affirme à maintes reprises sans craindre de passer pour un joyeux luron. À Théodulf d'Orléans, par exemple, il envoie une missive²⁷ émaillée de citations bibliques pour lui demander des tonneaux de vin, et du vieux si possible ! Tout y passe en quelques lignes : livre des Chroniques, Cantique des Cantiques, Psaumes, Jérémie, Proverbes, et bien sûr le récit

21. *Ibid* : *Equos etiam plerique in vobis comedent, quod nullus christianorum in Orientalibus facit : quod etiam evitate.*

22. Voir par exemple la lettre de Grégoire III à Boniface (Boniface, Alc. Ep. 28).

23. *Pénitentiel de Théodore*, II, XI, 4 : *Equum non prohibent, tamen consuetudo non est comedere.* Théodore reconnaît ici que l'habitude veut qu'on s'en abstienne : il ne rejette pas l'hippophagie mais reconnaît combien elle peut être problématique en termes d'identité chrétienne. Cette attitude est à rapprocher de l'attitude paulinienne : les viandes immolées sont en soi inoffensives, mais on s'en abstient pour ne pas provoquer de scandale (Rm 14 ; 1 Co 8, 7-13). Voir V. GRIMM, *From Feasting to Fasting...*, c. 3.

24. § 6, p. 14 : *Si uero contigerit quod uinum minus fuerit [...] impleat de ceruisa, et eis consolationem faciat.*

25. *Ve de Willibrord*, c. 18, 19 et 20 p. 130-132.

26. Le vin est pour lui la boisson évidente : quand il écrit à ses élèves de se garder de l'ébriété, c'est évidemment de vin qu'il parle (n° 281 : *et maxime ebrietatis assiduitatem evita, qui ex vini calore febrium ardor ingruere solet super incautos.*). S'il formule de tels conseils, ce n'est bien sûr pas un rejet du vin, mais de son excès. La *Vita Alcuini* indique qu'il en buvait, « selon le conseil de l'Apôtre, non par désir gourmand mais en raison de l'infirmité de la chair » (c. 23, p. 195 : *Utebatur isdem pater apostoli iuxta consilium, non propter gulae desiderium, sed propter carnis infirmitatem, vino modico*). La référence paulinienne est dans 1 Tim 5, 23 : « Cesse de ne boire que de l'eau : bois un peu de vin à cause de ton estomac et de tes fréquents problèmes de santé ».

27. Alc. Ep. 192.

des noces de Cana dans l'évangile de Jean. Le vin en effet est justifié par la Bible, c'est bien entendu le liquide de l'eucharistie, par opposition à la bière, liquide indigène que, régulièrement, les conciles et synodes insulaires doivent interdire pour la célébration de la messe. Alcuin rappelle lui-même, dans une de ses lettres, que l'eucharistie doit être faite « de vin sans ajout d'autre liquide que de l'eau²⁸ ». La bière en effet est un liquide conçu comme spécifiquement païen depuis au moins le milieu du VII^e siècle : des passages des vies de Colomban²⁹ et de saint Vaast³⁰ par Jonas de Bobbio en témoignent. On sait toutefois qu'à l'origine à Fulda on buvait de la petite bière et non du vin, rejeté comme trop enivrant ; la pratique avait cependant évolué vers une règle plus souple à l'époque du roi Pépin³¹. Il n'est cependant pas anodin de remarquer que Fulda est une des rares communautés continentales auxquelles Alcuin dispense des conseils sur l'ébriété : comme Murbach, qui est aussi dans ce cas³², Fulda possédait certes des domaines à vocation viticole, mais était située dans une région à dominante brassicole. Il n'est donc pas illégitime, pour Alcuin, de festoyer et de boire, du moment qu'il s'agit de vin : la bière, elle, est mauvaise et représente pour lui un pis-aller. C'est ce qu'il écrit à son élève Joseph, Irlandais installé à Tours, lors de son séjour à York en 790 :

« Malheur, malheur, la mort est dans la marmite, homme de Dieu » (2R 4, 40), car « le vin manque dans nos magasins » (1 S 9, 7), et la bière âcre se déchaîne dans nos estomacs. Et puisque nous n'en avons pas, bois toi-même en notre nom et passe la journée en réjouissances : nous la passerons dans la peine, car nous n'avons pas de « ce qui réjouit », et bien peu de « ce qui donne des forces » (Ps 103, 15). »

Et plus loin :

« Salue nos frères par Bacchus, par du mouton et par une livre d'argent, et de même pour les enfants, et sois généreux envers nos veuves et nos orphelins par du blé, du vin et du lard³³. »

28. Numéro 137 : *vinum absque omni commixione alterius liquoris nisi aquae*. Le prix élevé du vin, en Angleterre en particulier où il fallait l'importer, devait dissuader certains prêtres de l'employer comme espèce eucharistique. La bière était beaucoup plus aisément disponible, et bien moins onéreuse.

29. Jonas, *Vita Columbani*, I, 27, p. 213-214 : des Suèves/Souabes se livrent à un *sacrificium profanum* autour d'un vaste récipient rempli de bière.

30. Jonas, *Vita Vedastis*, c. 7, p. 314-316 : des récipients remplis de *cervisa*, « *gentile ritu* », sont détruits par le saint.

31. Eigil, *Vita Sturm*, c. 13, p. 371 : *Consensu omnium decretum est, ut apud illos nulla potio fortis quae inebriare possit, sed tenuis cerevisia. Quod post plures annos, crescente familia, propter aegrotos et imbecilles tempore Pippini regis synodali decreto immutatum est; aliquis tantum ex fratribus usque ad finem vitae suae se a vino et ceteris fortibus potionibus abstinerunt*.

32. Alc. Ep. 117.

33. Alc. Ep. 8 : « *Vae, vae mors in olla, o homo Dei* », *quia vinum « defecit in sitarchiis nostris », et celia acerba furit in ventriculis nostris. Et quia nos non habemus, tu bibe pro nostro nomine et letum duc diem; nos tristem, quia non habemus quod « laetificat » et vix est qui « confirmet ».* [...] *Et saluta fratres nostros in Baccho et berbice et in libra argenti; et infantes similiter suos Et semper beneficite viduis et orfanis nostris de frumento, vino et lardo.*

Quelques remarques sont nécessaires ici. Pour commencer, Alcuin ne craint pas le festin et la boisson : ses poèmes en témoignent, par exemple la description de la cour de Charlemagne, où le vin coule en abondance : il est normal de boire, d'ailleurs aucune règle monastique n'a interdit en Occident la consommation de vin³⁴. Ensuite, la mention de Bacchus – et bien d'autres allusions mythologiques dans l'ensemble de son œuvre et dans celle des autres poètes de cour carolingiens – montre que les usages païens que dénonce Alcuin dans d'autres passages ne sont pas, bien sûr, ceux du paganisme classique, mais ceux des peuples de la Germanie comme les Saxons, dont Alcuin, en bon lecteur de Bède, connaît parfaitement la parenté avec les Anglais. La *caritas* monastique n'est pas rejetée par Alcuin, qui lui-même incite plusieurs de ses correspondants à boire à sa santé, en particulier lorsqu'il leur envoie en présent des récipients à boire ou un tonnelet de vin³⁵. On remarquera toutefois que cet éloge du vin doit toujours être, d'une manière ou d'une autre, justifié par des citations scripturaires : ce n'est pas quelque chose de naturel, c'est plus un jeu auquel se prête Alcuin, un usage auquel il sacrifie avec certains correspondants choisis, comme Théodulf ou Joseph. Enfin, l'Angleterre apparaît dans ce passage comme un lieu reculé, privé des commodités indispensables de la vie civilisée³⁶. Or on sait parfaitement, par d'autres textes et par l'archéologie, que York à la fin du VIII^e siècle était déjà un port important, avec en particulier une communauté marchande frisonne, qui se livrait au commerce du vin entre la Rhénanie et la Northumbrie³⁷. Ce que dit Alcuin est donc, d'une certaine manière, faux : York est sans doute à l'époque en Angleterre un des lieux où l'on peut trouver le plus aisément du vin. En outre, la bière qu'il buvait à York, au *minster* ou à la cour d'Æthelred, n'était sans doute pas de mauvaise qualité³⁸. Ce qui est en jeu ici, c'est plus une image, un stéréotype. Il s'agit

34. Seul l'excès est mauvais. Les *Capitula* de Théodulf montrent bien que même en Carême, on continue à boire du vin, et il ne remet pas en cause cette pratique. Il fait simplement remarquer qu'il est inutile de s'abstenir en Carême de produits d'origine animale (lait et œufs) tout en continuant à s'enivrer : *Non enim ait apostolus, « Nolite comedere lac et oua », sed, « Nolite inebriari uino, in quo est luxuria »* (§ 40). C'est paradoxalement en milieu insulaire, là où la réputation d'ivrognerie est la plus forte, qu'on voit des ascètes, tels que Guthlac, renoncer à toute boisson enivrante : mais une telle attitude attire à Guthlac l'inimitié de toute la communauté (Félix, *Vita Guthlaci*, c. 20, p. 84-85). Il est possible que la règle initiale de la communauté de Lindisfarne ait, à ses débuts, interdit le vin et la bière : la *Vita Oswaldi* par Reginald de Durham (XII^e siècle) prétend que le roi Ceolwulf fut à l'origine de l'autorisation nouvelle à Lindisfarne de boire de la bière et du vin, alors qu'auparavant on n'y buvait que du lait et de l'eau (c. 21, p. 361).

35. Alc. Ep. 266, à Arn de Salzbourg. Cf. aussi Alc. Ep. 207, toujours à Arn, où Alcuin envoie à son destinataire un *sciphum* « pour tremper le pain à table », sans aucun doute dans le vin.

36. Alc. Ep. 7 : mention d'huile, « que l'on ne trouve que très rarement en Bretagne ». Remarquons qu'il s'agit sans doute d'huile parfumée à usage liturgique.

37. S. LEBECQ, *Marchands et navigateurs...*, t. I, p. 23-24 et p. 231-235.

38. Cette question de la qualité de la bière devrait être explorée de manière plus systématique. J'ai déjà précisé plus haut qu'il y avait une très grande variété dans les types de bière. Celle de Fulda était *tenuis*. Celle que boit Alcuin à York est décrite par lui comme *acerba*. Celle à laquelle doit recourir un clerc irlandais à Liège était *persima* (lettre à un

de rappeler au passage que, chez les Anglais, on boit mal parce qu'on boit de la bière. Mais pourquoi le rappeler ? Ce sont les conditions de l'usage de ce stéréotype que je voudrais maintenant analyser.

On objectera d'abord qu'Alcuin est lui-même Anglais. Théodulf le rappelle dans son poème sur le banquet de Charlemagne, où Alcuin est évoqué en termes peu flatteurs³⁹ : il mange avec les doigts, il boit de la bière et du vin (revoilà le stéréotype, mais cette fois-ci appliqué à Alcuin lui-même, malgré ses protestations), il se régale de bouillies (*pultes*) et de lait caillé, alors que Théodulf et les autres convives préférèrent manifestement les viandes épicées, les douceurs et le vin. La mention de la bouillie est très intéressante, parce qu'Alcuin assume lui-même son goût pour la bouillie, c'est-à-dire pour le porridge, nourriture traditionnelle de la Bretagne septentrionale, et sans doute nourriture de base de sa jeunesse à l'école du *minster* d'York : en effet, dans un de ses propres poèmes, il évoque Flaccus, un des ses pseudonymes, recevant des bouillies chaudes⁴⁰. Alcuin est donc capable de faire preuve d'autodérision : on n'osera pas aller jusqu'à lui prêter un humour déjà britannique⁴¹ ! Mais cette dérision s'arrête à la bouillie. Quand on en vient aux boissons, Alcuin est toujours désireux de montrer que, bien qu'Anglais, il ne répond pas à l'image figée de l'Anglais buveur de bière. Est-ce une volonté de s'assimiler, de s'intégrer à la culture franque ? Je ne le crois pas : après tout, la bière est aussi bue par les Francs, qui ont aussi des poèmes vernaculaires et des modes vestimentaires qui les distinguent des autres et qui ont une origine germanique, ou du moins perçue comme telle : d'ailleurs Charlemagne, s'il faut en croire Eginhard, est le premier à les respecter et à les encourager⁴². Ce qu'il faut comprendre, c'est que le goût ou le dégoût manifesté par Alcuin vis-à-vis de la bière ou du vin n'est pas seulement un phénomène identitaire, en tout cas pas seulement un phénomène identitaire *national*. Je voudrais ici comparer nos données avec une étude de sémiologie menée en l'an 2000 sur un panel d'étudiants parisiens⁴³ : l'enquête, qui avait pour but d'analyser la manière dont les étudiants parlaient de leur propre rapport aux boissons alcoolisées, montrait que le remplacement du vin par la bière comme boisson de convivialité permettait l'instauration d'une complicité, d'une inter-reconnaissance à l'intérieur du

évêque inconnu, peut-être Francon de Tongres/Liège, éd. dans MGH Ep. 6-1, « Epistolae Variorum » n° 31, p. 195 : la lettre daterait du troisième quart du IX^e siècle). Mais le clerc irlandais de Liège se plaint-il de la qualité de la bière ou était-il décidé, comme Alcuin, à se plaindre de la bière en soi, quelle que soit sa qualité ?

39. MGH Poet. 1, XXV, v. 191-200.

40. MGH Poet. 1, XXVI, v. 49. Voir aussi le *carmen* IV (*Cartula, perge...*), v. 9-10.

41. Il est bien plus judicieux de suivre ici l'analyse de Mary GARRISON, « *In Traiect...* », pour qui cette image de la bouillie, qu'Alcuin considère comme quelque chose de désirable, est à rapprocher de l'image d'une nourriture simple et revigorante, voire de la nourriture des prophètes dans l'Ancien Testament (2 R 4, 38), nourriture de la sagesse et du discernement.

42. Eginhard, *Vie de Charlemagne*, c. 23 et 29.

43. Lilia BOJLOVA, *Les manières de boire*, mémoire de maîtrise en sémiologie du corps, Université Paris 5, 2000 (inédit), p. 17.

groupe. De même, au-delà du stéréotype identitaire national, on peut sans doute repérer chez Alcuin un phénomène identitaire plus circonscrit, par lequel Alcuin s'intègre dans une « tribu », celle des clercs cultivés de l'entourage royal et de son école, à Aix ou à Tours, en particulier en jouant sur les stéréotypes. Son rejet de la bière et son adoption du vin comme boisson favorite lui permettent de rejeter ce qui, dans son identité nationale, est perçu comme inacceptable par ses pairs, et jusqu'à un certain point par lui aussi. Cela ne veut pas dire qu'il « fait croire » qu'il aime le vin : simplement, il a appris à le préférer à sa bière indigène. Cela ne veut pas dire non plus qu'il ne s'agit pas d'une affaire de goût, car « le goût », dit notre enquêtrice, « devient synonyme d'affinité », il « dirige en quelque sorte les relations sociales⁴⁴ », tout en étant formaté par ces dernières. Comme l'a bien montré Pierre Bourdieu, « le goût classe, et classe celui qui classe⁴⁵ » : il est certain que le goût permet à la fois de se distinguer et de s'intégrer, il est un élément essentiel du processus de construction de l'identité. Nous ne pourrions donc jamais savoir si Alcuin buvait plus de bière que de vin, ou le contraire. Ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il manifeste un goût pour le vin, goût qui peut s'expliquer par une intégration à un groupe (Théodulf, Joseph, Arn de Salzbourg) partageant la même culture⁴⁶.

Une fois cette intégration assumée et acceptée, Alcuin peut revenir à la charge vis-à-vis de ses compatriotes sur la question de l'ébriété, des vêtements splendides, des coiffures extravagantes et des *carmina gentilia*. La clé de ces reproches peut être trouvée dans une lettre à Fridwine, abbé de Wearmouth et Jarrow⁴⁷ : c'est une *confusio* que d'orner ses doigts d'or et ses épaules de vêtements de soie. Cette *confusio* est le véritable reproche qu'Alcuin adresse aux insulaires, et leurs usages alimentaires et vestimentaires ne sont que la partie émergée de l'iceberg⁴⁸. Cette *confusio* est triple, et elle touche trois fois à l'identité assumée par Alcuin et qu'il voudrait voir adoptée par les Anglais et leur clergé, et cette identité n'est pas nationale. Confusion d'abord entre chrétiens et païens, confusion ensuite entre clercs et laïcs, confusion enfin entre culture savante, légitime, et culture vernaculaire, illégitime. J'ai déjà commenté la confusion entre chrétiens et païens qu'Alcuin reproche aux Anglais, et d'autres ont abondamment parlé des rapports entre Ingeld et le Christ. Je vais donc seulement, pour terminer, me pencher plus précisément sur celle entre clercs et laïcs. Dans une lettre à Æthelhard, archevêque de Cantorbéry, Alcuin se réjouit des gages de réforme donnés par celui-ci, étant donnée la situation d'après lui lamentable des clercs anglais :

44. *Ibid.*

45. P. BOURDIEU, *La distinction*..., p. vi-vii.

46. Il est intéressant de remarquer dans ce contexte qu'il n'adresse jamais ce genre de lettres à des femmes.

47. Alc. Ep. 282.

48. Cf. aussi Alc. Ep. 114 : Alcuin lie plusieurs conseils (que chaque clerc se conduise selon sa dignité et son rang, que les clercs ne soient pas des ivrognes, qu'ils se tiennent à la place qui doit être la leur dans les festins, dans l'église et dans l'école).

« Cette église était depuis longtemps corrompue, comme avilie et presque identifiée à la vanité des laïcs, au point que seule la tonsure la distinguait d'eux : car pour le reste la plupart de leurs usages étaient semblables, que ce soit dans la vanité et l'arrogance du vêtement, dans l'abondance des festins ou toutes autres choses⁴⁹. »

Ce que dénonce Alcuin au-delà des signes extérieurs, c'est bien cette confusion des genres, cette assimilation aux laïcs qui est d'après lui avilissement. Comme Bède dans sa lettre à l'archevêque Egbert, Alcuin dénonce en fait un certain fonctionnement du système du *minster* en vigueur en Angleterre, avec ses prêtres-moines peu ou mal cloîtrés, ce système qu'il voit comme une corruption du système monastique parce qu'il rapproche les clercs des laïcs, et les réguliers des séculiers. On voit cela, par exemple, dans une lettre aux frères de Jarrow et Wearmouth, où il insiste sur la nécessité pour les frères de prier, manger et dormir en commun⁵⁰ : en effet, le réfectoire est le lieu où les frères doivent écouter la parole de Dieu ou son commentaire par les pères, et non les *carmina gentilia*, qu'ils pourront être tentés d'écouter dans d'autres espaces comme l'*aula* abbatiale, ou même leurs cellules⁵¹. De même que la tonsure distinguait les moines celtes et les repoussait hors de l'orthodoxie, les usages alimentaires, vestimentaires et culturels au sens large des Anglais, et singulièrement des clercs anglais, les disqualifient et demandent réforme. C'est par son discours sur l'ébriété qu'Alcuin adresse ce message à ses correspondants insulaires, mais c'est par son discours sur la bière et le vin, mené de manière légère et amusante, émaillé de citations plaisantes, qu'Alcuin parvient, sans renier son identité insulaire – il admet aimer le porridge –, à se désolidariser de ce qu'il considère le plus corrompu dans les églises anglo-saxonnes : la confusion des genres⁵². Ainsi s'identifie-t-il à l'ardeur réformatrice du milieu qui est le sien.

•

Les Anglo-Saxons étaient-ils des ivrognes ? C'est fort possible : une telle réputation, si souvent réaffirmée, n'est peut-être pas sans fondement. Mais

49. Alc. Ep. 230 : *Quae magna ex parte diu corrupta viluit et pene laicorum vanitate coaequata est, ita ut tonsura tantummodo discreta videtur; ceterum moribus multa ex parte consimilis, ceu in vestimentorum vanitate et arrogantia et conviviorum superfluitate et aliis rebus.*

50. Numéro 284 : *Et multo est melius, cum fratribus communiter orare, manducare et dormire, quam in speciali habitatione solum cum periculo manere.*

51. Voir l'histoire de Bède (*Hist. eccl.*, IV, 25) sur les frères et les sœurs de Coldingham, qui se livraient dans leurs cellules à des *comessionationes, potationes et fabulationes*.

52. Jacques Paul voit dans l'assimilation Anglais-chrétiens et Vikings-païens dans les lettres suivant le sac de Lindisfarne une simplification efficace des choses et le « passage d'un niveau de perception à un autre », un mode d'appréhension des peuples qui ne serait pas familier à Alcuin mais serait dû à la nécessité d'expliquer cet événement inexplicable (J. PAUL, « Pays et peuples... », p. 126). Mais si l'on suit notre analyse, une telle manière de penser les peuples par le biais de leur rapport à un christianisme dont le modèle légitime est défini centralement à Rome et peut-être plus encore à la cour franque, n'est pas exceptionnel, ni chez Alcuin, ni dans l'entourage de Charlemagne. Les réactions au sac de Lindisfarne ne font que confirmer et émerger un mode de pensée déjà présent au moins depuis Boniface.

ce qui compte ici, pour Alcuin comme pour ceux qui, au ^{xii}^e siècle, reprendront le débat de la bière et du vin, c'est que la bière est fondamentalement perçue comme non-romaine, non-chrétienne, non-légitime, c'est-à-dire essentiellement vernaculaire, païenne et populaire. Elle est toujours un pis-aller, et il est inacceptable de prendre sa défense, parce que ce serait défendre l'indéfendable. Alcuin, installé sur le continent, a intégré cette culture, il l'a intériorisée jusqu'à adopter les goûts associés à la culture légitime. Mais son programme, son « agenda », diraient nos voisins britanniques, est la définition d'une identité religieuse et non nationale. Il diffère en cela des auteurs du ^{xii}^e siècle qui, au lendemain de la conquête normande, éprouvent le besoin de défendre une identité anglaise menacée – ou éventuellement de dénigrer cette même identité. Ce n'est qu'alors qu'on peut voir des auteurs insulaires prendre enfin la défense de la bière, et prêter aux Anglais et à la bière, en raison même de son caractère indigène et ancré dans la culture vernaculaire, des vertus de libéralité et de générosité qui contrebalancent les défauts de gloutonnerie et d'ivrognerie. Mais c'est là, il faut bien le reconnaître, un moyen de composer avec un stéréotype si ancien et si intériorisé par les Anglais eux-mêmes qu'il était impossible de le repousser purement et simplement.

RESUME

Parmi les stéréotypes que le Moyen Âge connaissait et utilisait, celui de l'ivrognerie des Anglais et de leur attachement à une boisson, la bière, peut être étudié à partir de la correspondance d'Alcuin, qui permet de comprendre les enjeux de ce stéréotype, pour Alcuin et pour ses correspondants. Si le goût peut être objet d'histoire, c'est en particulier parce que les questions de goût ne procèdent pas seulement d'un déterminisme social, national ou éducatif, mais de véritables choix identitaires et idéologiques qu'Alcuin, comme un autre, mais en particulier en tant qu'exilé, a dû faire pour s'insérer dans un groupe : celui des clercs de l'école palatine.

ABSTRACT

The origin of medieval stereotype of the English as heavy drinkers, and particularly beer-drinkers, can be traced from the 12th century up to Alcuin's letters. His letters can be used as a means to understand Alcuin's relation to drink, and the relation to drink assumed by those who belonged to the same groups as he did. Indeed, if tastes can be of interest to the historian, it is because matters of taste are not only the result of some social, national or educational imprint, but also real choices of identity : for Alcuin, ideological choices that, as an exile, he chose to make in order to enter and shape the small world of the clerics of Aachen palace school.